

ANTONIO SOLER

SUD

Traduit de l'espagnol par Guillaume Contré



Rivages

À l'aube d'une journée caniculaire dans une ville du sud de l'Espagne balayée par le *terral*, ce vent qui embrase jusqu'au bitume, le grand manège humain s'ébranle.

Dans un ample mouvement cinématographique d'une rare virtuosité, *Sud* suit sur vingt-quatre heures la trajectoire de toute une galerie de personnages qui composent la fourmi-lière urbaine et sa réalité mouvante : des adolescents en quête de sensations et débordant d'émotions, des hommes et des femmes qui, entre ardeur et désenchantement, tentent de saisir leur destin, des fragments de vies traversés par un souffle érotique, sous un soleil de plomb qui pèse comme une malédiction.

Au sommet de son art, Antonio Soler emporte le lecteur dans un tourbillon de voix hypnotique et dresse une cartographie de l'âme d'une justesse éblouissante.

« Un roman d'une créativité débordante et fascinante. Il y a dans ces pages l'ambition d'un roman intemporel. »

El País

Antonio Soler est né à Málaga en 1956. À partir de 1988, il travaille comme scénariste pour la télévision et collabore régulièrement aux journaux *ABC* et *El Mundo*. Il est remarqué en 1986 avec son premier roman, *La noche*, lauréat du prix Ateneo de Valladolid. En 2004, il reçoit le prestigieux prix Nadal pour son roman *El camino de los ingleses* (*Le Chemin des Anglais*, Albin Michel, 2009), adapté au cinéma par Antonio Banderas, sur un scénario d'Antonio Soler lui-même.

Aux côtés d'Eduardo Lago, Enrique Vila-Matas et Jordi Soler, il est membre fondateur de l'Ordre littéraire des Finnegans, qui se réunit à Dublin tous les 16 juin pour le Bloomsday, en hommage à James Joyce. Et c'est là, à Dublin, en voyant une plaque au sol indiquant qu'une scène d'*Ulysse* se déroulait à cet endroit précis, que lui est venue l'idée de *Sud* : un roman dont le personnage principal serait une ville du XXI^e siècle. « J'avais en tête différentes histoires, différents personnages, et j'ai décidé de les mettre tous en branle en même temps, comme un immense orchestre. Et j'ai très vite senti que tout devait s'ajuster au cycle vital d'une journée. »

Il a obtenu pas moins de sept récompenses en Espagne pour *Sud*, dont le prix Juan Goytisolo et le prix National de la Critique.

« Un roman d'une créativité débordante et fascinante. Il y a dans ces pages l'ambition d'un roman intemporel », *El País*.

Du même auteur

Aux éditions Albin Michel

Les Héros de la frontière, 1999

Les Danseuses mortes, 2001

Le Spirite mélancolique, 2004

Le Chemin des Anglais, 2007

Le Sommeil du caïman, 2009

Lausanne, 2012

Antonio Soler

Sud

Traduit de l'espagnol
par Guillaume Contré

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Myriam Anderson et Delphine Valentin

Titre original :
Sur, Galexia Gutenberg

Ce livre a été publié avec le soutien
d'Acción Cultural Española, AC/E.



Couverture : © Stefanie Schneider, 2016.

© Antonio Soler Marcos, 2018
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-5767-3

*María del Mar,
sud, nord, est, ouest.
Rose des vents*

Je parle de la ville contemporaine, en construction et destruction perpétuelles, nouveauté d'aujourd'hui et ruine de demain ; la ville habitée ou plutôt cohabitée dans ses rues, ses places, ses autobus, ses taxis, ses cinémas, ses restaurants, ses salles de concert, ses théâtres, ses réunions politiques, ses bars, ses appartements minuscules dans des bâtiments immenses, la ville énorme et changeante, réduite au quart de quelques mètres carrés et interminable comme une galaxie, la ville de laquelle nous ne pouvons jamais sortir sans tomber sur une autre identique, quand bien même distincte ; la ville, réalité immense et quotidienne qui se résume en deux mots : les autres.

Octavio PAZ

*C'était notre pain quotidien,
une simple image sépia de la vie,
la putain de réalité
patiente comme un tireur d'élite.*

José Luis GONZÁLEZ VERA,
Les Quartiers lents

Le lait tiède du ciel se répand silencieusement sur toute chose. Les toits, les arbres endormis, les automobiles scintillantes. C'est une luminosité blanchâtre qui jaillit dans un soubresaut, épaisse, trouble. Elle tache les nuages et s'y suspend. On entend le halètement du jour qui vient, une respiration profonde qui s'arrête un moment, comme si la Terre était sur le point de s'immobiliser et de tourner dans l'autre sens avant de reprendre sa trajectoire et d'apporter un nouveau jour.

La nuit n'a pu refroidir le bitume, il est toujours là, somnolent et chaud, serpentant de toute sa croûte de fièvre. Le soleil monte, obstiné. La vie frémit. C'en est fini des heures vaines, de la pitrerie de la mort. Le jour commence. Les insectes creusent la terre.

Sur cette partie de l'avenue Ortega y Gasset, la ville s'est dénudée de ses logements et de ses commerces, la zone industrielle laisse place aux friches et aux murets qui ne protègent que des terrains vagues. Des palmiers solitaires, des pylônes électriques, un bateau à moitié peint contre le mur d'un jardin abandonné. Sur la corniche de la station-service BP, une forme brille momentanément : un oiseau de lumière la traverse.

Un homme portant une combinaison de travail verte se déplace entre les pompes, il a une tête de poisson, sans menton, presque sans cou. Il regarde autour de lui avec de petits yeux brillants. Il ne voit pas grand-chose. La monotonie de l'été, une voiture qui passe et, de l'autre côté du rond-point, des panneaux publicitaires : un homme embrasse une femme par-derrière, ils sont allongés, supposément nus sous le drap qui les couvre ; à côté d'eux, le slogan UN MATELAS NOUVEAU, UNE PASSION NOUVELLE, et puis une autre réclame, déchirée depuis des jours, qui laisse deviner la photographie d'un véhicule blanc, l'emblème de la marque Volkswagen et un mot qui flotte sur un lambeau de papier, **Caddy**. Les deux panneaux centraux sont à demi cachés derrière un arbre. On aperçoit une voiture rouge et un écriteau, **Esprit MÉDITERRANÉEN**, plaqué sur la photographie d'une plage idyllique.

Au fond, derrière les panneaux, se dessine le profil d'un bâtiment allongé et rougeâtre, à plusieurs étages, dont l'homme de la station-service, bien qu'il travaille ici depuis des années, ignore la fonction. Il voit également la tache verte d'une petite roselière située près des panneaux publicitaires. Des roseaux mal peignés, semblables aux cheveux clairsemés et frisés de quelqu'un qui viendrait de se lever, dont l'haleine serait aussi putride que la terre même.

Ce que l'homme aux petits yeux ne peut pas voir est le plus important, ce dont ses collègues parleront et ce sur quoi quelques clients l'interrogeront au long de cette journée et des suivantes.

L'homme ne voit pas le chemin qui commence au pied des panneaux. Un chemin bordé de mauvaises herbes sèches, de plantes épineuses et de déchets éparpillés parmi les chaumes semi-urbains. Une canette de bière écrasée, un enchevêtrement de plastique emmêlé parmi des tiges brûlées

par le soleil, des fragments de briques, des morceaux de verre et des papiers décolorés, des câbles, des fils de fer rouillés. La terre desséchée et surchauffée.

Le petit sentier s'enfonce dans le terrain vague, il pointe vers la lointaine construction rougeâtre et vers de fades monticules au milieu desquels se dresse un mur en béton solitaire, une sorte de parapet divisé en deux qui semble avoir surgi de la terre, semé là tel un menhir double sur lequel quelqu'un, en énormes caractères, a peint **WAS** sur le premier mur et, en caractères un peu plus petits, **BUEST** sur le deuxième. Et c'est là, juste au pied du deuxième bloc de béton, que se trouve la masse brune. Soixante-quinze kilos, recroquevillée, repliée sur elle-même.

L'impression qui s'en dégage est étrange. Contradictoire. La masse, le corps, semble immobile et donne en même temps la sensation d'être en train de frémir, de bouger, voire de murmurer ou de penser à voix haute.

La posture est presque fœtale. Seule une jambe tendue rompt l'harmonie de la position prénatale. Sous la couche bouillonnante de fourmis qui le couvre, on constate que le torse de l'homme est nu, plein de poussière. Le pantalon est gris. La jambe droite retroussée jusqu'au genou. Là aussi les fourmis travaillent, tout comme elles le font certainement sur l'autre jambe, couverte par le pantalon, bien que le pied, le gauche, soit déchaussé et forme une tache sombre, d'un violet presque noir sur lequel les insectes s'activent de façon exemplaire, telles les cellules d'un véritable super-organisme.

Ce sont des fourmis de l'espèce *linepithema humile*, dite fourmi d'Argentine. Elles sont petites, rougeâtres, absolument omnivores. Elles vivent dans la terre, sous le bois, sous les sols, tuent d'autres insectes et exterminent toutes les espèces de fourmis des régions qu'elles envahissent. Ici,

elles forment une croûte sur le corps étendu, s'introduisent dans tous les plis de sa peau, s'enfoncent dans les orifices, percent, coupent, trimbalent, communiquent anxieusement, avides, cupides, cent trente millions d'années pour en arriver à une telle efficacité, une telle précision.

La peau de l'homme est cireuse, boucanée, jaunâtre. Il a les yeux entrouverts et à la rive de ses paupières une centaine de fourmis s'abreuvent jalousement. L'iris est bleu-gris. Des yeux qui ont vu les champs enneigés d'un autre continent, des yeux qui se sont réveillés en contemplant le corps de son fils Guillermo dans le berceau et qui, en le voyant pour la première fois, ont laissé s'échapper des larmes de joie. Il avait alors frôlé la plénitude. Les insectes s'activent dans les yeux, ils parviennent en cadence organisée au cratère de ses oreilles et s'introduisent comme des spéléologues dans le labyrinthe des pavillons, ils s'enfoncent dans le cuir chevelu, rôdent dans les fosses nasales, entrent dans la bouche et en tirent leur butin de salive aux résidus de benzodiazépine – diazépam, bentazépam, lormétazépam – et d'alcool – vodka, gin, tequila. La respiration de l'homme est faible, et sur la montagne du thorax le travail des poumons est à peine perceptible.

De l'autre côté du rond-point, de l'autre côté du chemin et des panneaux publicitaires sur lesquels un homme embrasse de dos une femme qui fait semblant de dormir et une voiture rouge surgit à côté d'une plage à l'eau émeraude, une automobile arrive, un jeune en descend et demande, avenant, à l'homme aux petits yeux et à la combinaison de travail verte :

– Lolo, t'as vu qu'ils ont fait tomber l'enseigne de la station-service ? Celle du rond-point. Elle est par terre, t'as vu ?

Et l'homme aux petits yeux, à la tête de poisson et à la combinaison de travail verte répond Haha et sent que la journée a commencé.

Les ciseaux d'Ismael sont lourds, pointus, aiguisés. Les ciseaux d'Ismael sont maniés avec précaution et une précision considérable. Ils coupent le tissu en ligne droite. D'abord, une incise franche, puis ils tournent et font une nouvelle coupe en formant un angle aigu dans le rideau. Le troisième coup de ciseaux produit un nouveau triangle qui tombe par terre, entre les pieds nus d'Ismael. Des pieds presque enterrés sous les triangles, tous plus ou moins de la même taille.

Ismael est corpulent, très jeune, il a des bras musclés, le dos lourd et charnu, le regard particulièrement fixe. Il est concentré. Il a commencé à couper le rideau du salon en partant du bas. D'abord, le pan droit. Du sol jusqu'à la hauteur des yeux. Maintenant, il entame l'autre pan. Il coupe de gauche à droite. Meticuleux, le visage face à la fenêtre, baigné par une lumière qui, sans le frein du rideau, pénètre de plus en plus dans le salon.

Il a commencé de bonne heure à couper. Alors qu'il ne faisait pas encore jour. Il est allé dans la cuisine, a ouvert délicatement le tiroir des couteaux. Il en a sorti deux. Les plus longs. Il les a alignés, mesurés. Il en a pris un dans chaque main. Les a soupesés. Et les a reposés sur le plan de travail. Il a bu de l'eau du réfrigérateur, directement à la bouteille, une longue gorgée, en penchant exagérément la tête en arrière, puis il a rangé les couteaux. Dans le même tiroir, il a pris les ciseaux. Il a fait un tour dans l'appartement. A regardé le lit vide de sa mère. Horaires de nuit. Le grand lit, semblable à un radeau.

Flottant dans la pénombre. Il a imaginé sa mère nue, les jambes écartées. Il a imaginé son père. Et l'Autre. L'Autre aussi était sûrement passé par là. Avec sa bite. Ismael a fait oui de la tête.

Il est entré dans la salle de bains. Il a vu sa silhouette dans la noirceur du miroir. Il a pris la serviette qui pendait à côté du lavabo avant de sortir. En passant devant la chambre de son frère Jorge, il a donné un coup de pied dans la porte fermée. « Gorgo ! » Il a souri en entendant son frère sursauter. Le bruit du lit, le balbutiement endormi et effrayé de Jorge. Ensuite, le silence. Tout en sachant que l'autre s'était réveillé et devait être à moitié dressé, immobile, à fixer la porte depuis le lit.

Ismael est allé s'asseoir dans le canapé du salon. Et il s'est mis à découper la serviette en triangles, mécaniquement, avec précaution. Il a découpé la serviette, les torchons qu'il avait trouvés dans la cuisine, a découpé une robe de sa mère qui traînait sur le lit et découpé le survêtement de Jorge. Toujours en triangles équilatéraux, ou bien acutangles. Puis il s'est mis à découper le rideau. Avec parcimonie, avec la même concentration que lorsqu'il avait donné le premier coup de ciseaux dans la serviette, en regardant le tissu et en regardant parfois avec la même concentration la rue, de plus en plus visible dans la première lueur du jour. Les oiseaux passaient rapidement devant la fenêtre, au cinquième étage, en traçant un enchevêtrement de lignes droites, un réseau de câbles invisible et obsessionnel sur la cime des arbres, entre les fenêtres et les stores orange de la rue Juan Sebastián Bach.

Le soleil touche les pieds d'Ismael, les triangles de tissu beige, les flocons chauds qui continuent de tomber à côté de lui. Les rayons lumineux font scintiller les fenêtres d'en face et convertissent les vitres en projecteurs. Là, au niveau

du troisième étage, il voit une vieille dame sortir sur sa terrasse et s'asseoir de l'autre côté des barreaux. « Une fois de plus, une fois de plus, toute la journée, tous les jours, dans la cage, au zoo, jusqu'à c'que tu crèves, ou que j'viennne et te tue, sale pute. » Il poursuit son entreprise, tranquillement, presque réjoui.

Odeur de thym. L'Athlète court et traverse la zone de pénombre formée par quelques pins, le soleil, l'ombre d'un caroubier, de nouveau le soleil. Sueur, libération. Le tambourinement parfaitement rythmique des baskets sur l'asphalte, le diapason et la vitesse qui augmente. Il court, léger et rapide, porté par le vent.

L'Athlète descend la pente douce de cette voie connue autrefois comme Camino de las Pitas et qu'on appelle aujourd'hui rue Julio Verne. Il sort en rase campagne, accélère, force un sprint, l'éclat de la lumière inonde tout et tout semble prêt à se tordre, à se briser. Quand son corps lui dit ça suffit, il redouble d'efforts et augmente sa vitesse en poussant un long et merveilleux hurlement, dix, vingt, trente mètres de plus, et lorsqu'il y parvient et que tout est tendu au maximum, il continue de courir dix, vingt mètres de plus.

Il s'arrête et son sang lui revient subitement dans le corps en une grande vague, son cœur occupe son être entier, il s'empare de toute son anatomie puis se disperse et se concentre en petites accumulations dans les tempes, dans le cou, dans l'abdomen.

L'Athlète se plie en deux, pose les mains sur ses genoux et avale de l'air, l'odeur des champs revient, la chaleur du matin et le cri électrique des cigales, si tôt. Il se relève, marche. Il regarde le chronomètre. 56' 09".

Il marche, trotte, court doucement. À sa droite, de l'autre côté de la clôture métallique, il laisse derrière lui les installations sportives du collège Los Olivos, trois curés tapent dans un ballon sur le terrain de football, ils rient et chahutent comme des enfants. « Comme des oiseaux à l'aube », diraient-ils sans doute. Il a de nouveau envie de prendre de l'élan et courir à fond, mais il fait justement le contraire, il abandonne son trot léger et poursuit sa marche en avançant au pas.

« La Joie est dans le Christ, la Vie Nouvelle, les Champs de l'Éden Éternel », c'est le genre de choses qu'ils écrivaient au tableau, toujours avec des majuscules pour qu'on comprenne bien que tout était vrai et unique. « Ne pensez pas que d'autres hommes ont fait avant vous ce que vous faites, disait le père Isaiás Abril. Et quand vous embrassez une fille, ne pensez pas que d'autres hommes, d'autres jeunes gens, l'ont fait avant vous, pensez plutôt que vous inaugurez le monde, et la vie aussi. C'est ainsi que vous devez l'envisager, avec modération et sans excès. Car le chemin inverse mène au vice et à la dissolution, à la disparition aux yeux du Christ. La disparition éternelle. Comprenez-vous ce que ça signifie ? » En disant cela, il avait sûrement l'impression que les mots Monde, Histoire et Vie prenaient des majuscules dans sa pensée. Et Vice. Dissolution. Disparition. Ses cheveux coiffés en une houppe aérienne aux reflets jaunâtres. Peut-être teinte avec quelques gouttes d'eau oxygénée dans la solitude de sa chambre, pendant les nuits interminables qu'il passait ici, dans la résidence située derrière le collège. Ses verres fumés. Il parlait avec prodigalité, un vrai fils du désert de Salamanque ou de Palencia, faisant étalage de son progressisme. Les filles, les baisers, les jeunes, le vice. La disparition éternelle.

L'Athlète avance d'un pas rapide. Il voit un graffiti nouveau sur le mur qui défile le long du chemin. JE TM P'TIT Q. La première fois. Là aussi, le père Abril aurait pu venir balancer son discours plein de majuscules et de chemin du vice. La rumeur des curés qui jouent au foot se perd. Le triolet trinitaire.

Au loin, il aperçoit sa moto. Il a retrouvé son pouls, sa sueur est une deuxième peau, l'air ne semble pas pénétrer dans ses poumons seulement par les fosses nasales et par la bouche, mais à travers les pores de sa poitrine et de ses flancs, en traversant sa chemise, ses côtes, ses vaisseaux sanguins, l'éponge rose à quoi ressemblaient les poumons sur les dessins d'anatomie.

Il profite du chemin qui lui reste jusqu'à la moto pour faire des étirements. Soléaires, quadriceps, ischio-jambiers, fléchisseurs.

Une fois à côté du véhicule, il voit la tache sous le moteur, les gouttes d'huile. C'est ce qu'il craignait. « Bordel de merde. » Il se baisse, touche l'huile du bout des doigts. « Putain de bordel de merde, argent maman encore une fois. » Il visualise la chambre de sa mère, le tiroir de la commode. Ses foulards et ses culottes, la petite montagne de billets.

Il se redresse, regarde la campagne, les bâtiments du collège, de nouveau visibles. Il ouvre le coffre. Il enlève son t-shirt et en enfle un propre, blanc, au col un peu élimé. Il fourre le t-shirt trempé de sueur dans un sac en plastique. Inspire profondément. Étire ses fléchisseurs. Pense que tout s'arrangera, il ne sait pas quand. Ça s'arrangera. Il se baisse de nouveau, observe la tache d'huile sur la terre. Il regarde l'incompréhensible moteur qui dépasse de la carcasse sale.

Piaggio.

Avant de fermer le porte-bagages, il regarde son portable. Deux appels manqués et un WhatsApp de Jorge. Gorgo. Il le consulte.

J'ai pa pu y allé... mon conar de frère
a niké mon jogging il la découpé en
morcaeu A+

L'Athlète frotte la tache d'huile avec la semelle de sa chaussure. Il regarde les grumeaux de terre. Enfourche la moto. La démarre. Il lui semble qu'elle fait un bruit normal. Le même que d'habitude. Et le matin s'ouvre. Comme la grotte de Sésame.

Les fourmis font infatigablement leur travail. Elles détectent les points garantissant la meilleure et la plus facile des extractions dans la carrière humaine qui leur a été offerte. Leur langage est chimique. Une traînée volatile de phéromones. Selon les proportions, ces molécules ont un sens ou l'autre. Les glandes qui les produisent ne cessent jamais de travailler. Elles émettent un morse antédiluvien, perfectionné au cours des millénaires. Un alphabet de douze significations basiques. Alarme, recrutement, trophallaxie, stimulation sexuelle, détermination de la caste, etc.

La colonie forme un enchevêtrement frénétique autour du corps effondré parmi les arbustes secs, au pied du monolithe en béton aux cinq lettres **BUEST** écrites dans la partie supérieure. L'homme – Dionisio G.G., ainsi qu'il sera nommé dans les journaux et autres médias locaux dans les prochains jours – a changé légèrement la position des doigts de sa

main gauche au cours des dernières minutes. Quelques mouvements réflexes, autonomes, ont également agité son ventre.

La température a monté de trois ou quatre degrés, le *terral*, cet air chaud qui rappelle un radiateur allumé proche de la combustion, se répand dans la ville et prend possession des terrains vagues, des pierres, des façades, il lèche les vitres des fenêtres, convertit les rideaux métalliques des établissements fermés en gril, enveloppe les personnes d'un halo presque palpable, tactile, il ramollit le goudron.

La cadence des véhicules a augmenté sur l'avenue Ortega y Gasset, et un type nouveau qui porte une guitare qu'il tient par le manche traverse le terrain vague en direction du monolithe en béton, sans avoir remarqué la présence du corps couvert de fourmis. Pendant ce temps, de l'autre côté de la ville, dans une zone connue sous le nom de Pinède de San Antón, un homme qui a parfois croisé dans l'étude d'Amelina Marín celui qui est maintenant dévoré par les insectes est assis sur une chaise longue en teck, il joue avec les feuilles d'un arbuste. C'est un homme de grande taille, grisonnant, aux tempes dégarnies, aux cheveux coiffés en arrière. Au menton presque carré et au front orgueilleux. Il porte une extravagante chemise hawaïenne. Céspedes, c'est comme ça que m'appellent mes amis, tous sans exception, et les employés aussi, je ne vois pas pourquoi tu m'appelleras autrement, à quoi bon vouloir connaître le sobriquet dont j'ai été affublé au baptême.

Voilà ce que dit cet homme à la femme qui est allongée dans la chaise longue à côté de la sienne. Elle est jeune et ils sont tous les deux seuls dans le jardin, près de la piscine. Ils ont passé une nuit blanche. Lui, énergique, continue de parler :

– Céspedes. Tout le monde, depuis le collège, les employés, les clients, à l'agence, et si je me retrouvais en prison ce serait pareil, à quoi bon vouloir m'appeler autrement, à part ma mère, ils m'appellent tous comme ça. Même ma femme. Qu'est-ce que tu regardes, pourquoi tu me regardes comme ça ?

Elle l'observe la bouche ouverte, le jugeant et souriant avec les yeux tandis qu'elle passe sa langue derrière ses dents, lentement, comme si elle les comptait.

Céspedes poursuit :

– Tu trouves ça bizarre ? Ou tu veux me faire croire que tu allais être consentante si je te disais le nom qu'on m'a donné à l'état civil ? La nuit entière à veiller les armes à tes côtés et toi une vraie reine des glaces, ou alors de chambre froide.

– Consentante ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Baiser ?

– La nomenclature t'appartient, moi je parle de la machine qui meut l'univers, tu vois, les planètes qui s'attirent, les forces gravitationnelles et les remous cellulaires, tout, les acides ajoutés aux fantasmes enfantins, aux contes froïdiens et tout ce qui fait qu'un homme se sent attiré par une femme comme une pauvre épingle par un de ces gros aimants en fer à cheval, qui sont chargés de plus d'énergie qu'ils ne peuvent en supporter. On est des copeaux cosmiques, Carole, les hommes je veux dire, pas vous.

– T'es trop mignon, toi.

– J'accepte ma condition d'épingle, c'est tout – Céspedes lève les yeux vers les arbres qui se trouvent devant eux et se passe la main dans les cheveux en essayant de les peigner encore plus en arrière –, mais, comme je te disais tout à l'heure, je serais enchanté de continuer à parler chastement avec toi, comme on l'a fait toute la nuit.

– Tu crois que j’ai plus d’énergie que je ne peux en supporter, Céspedes ?

– Elle te sort par les yeux.

– Et alors quoi, baiser ça ne concerne que toi, et moi je suis la nana du guichet qui te donne ton ticket ou pas ? Si tu consens, dis-tu. T’es gonflé ! Pour ce qui est de parler toute la nuit, vois-tu, lorsque le maître de maison nous a présentés il était au moins quatre heures, ensuite tu as couru derrière la fille aux talons argentés jusqu’à ce qu’elle te laisse planté là, et il devait être au moins cinq heures et demie quand tu t’es installé à côté de moi pour regarder la lune.

La femme se redresse, tourne la tête, sa chevelure pend comme un rideau lourd et sombre. Sans cesser de regarder Céspedes.

– Pas la lune, non. Je regardais ta nuque et toi qui regardais la lune, c’est très différent, tu trouves pas ?

Mais la femme ne répond pas, elle plisse les yeux, regarde autour d’elle, tend son long cou et bâille, elle bâille juste au moment où, à dix kilomètres de là, le type qui traverse le terrain vague en portant une guitare qu’il tient par le manche gravit un petit monticule et voit en entier le premier mur en béton, pas celui avec **WAS**, mais celui où est écrit **BUEST** dans la partie supérieure, et il avance, le soleil l’aveuglant avec la même intensité que l’aveuglent l’héroïne et la cocaïne frelatée qui circulent dans son organisme. Il marche dans la pierraille argileuse, parmi les bouts de plastique, les buissons, les boîtes de conserve et les morceaux de brique concassée. Et ainsi, toujours en mouvement, en allant toujours de l’avant, comme l’hidalgo halluciné qui commence par confondre le corps à terre avec un tissu métallique, avec un animal mort, une chèvre, et ensuite le prend pour un paquet poussiéreux, une chose abandonnée là par un chiffonnier, il finit par arriver plus près, par sentir la chaleur

du béton surchauffé de si bon matin, par regarder attentivement et par comprendre. Il est effrayé et il comprend.

Carole, la femme qui bâille, garde la tête baissée et sa chevelure pend comme un pendule mou. Dans ce jardin, la température est inférieure de six ou sept degrés à celle du terrain vague aux fourmis. Ici, le *terral* se fait à peine sentir, les pins dégagent une odeur douce et l'homme, qui la regarde fixement dans les yeux, lui dit Tu me plais.

– Dieu, comme tu me plais ! Comme les femmes comme toi m'ont toujours plu, même si jamais, même si je n'en ai jamais vraiment connu une seule, j'ai toujours su, par mes lectures par les rêveries qu'on peut faire, que les femmes comme toi existaient et voilà que je te trouve ici maintenant comme si un naufragé trouvait sur une île déserte la clé d'un coffre-fort plein de billets situé à l'autre bout du monde, c'est comme ça que je me sens, vraiment, vraiment. Mais tu crois peut-être que j'ai besoin ou envie de mentir ?

Carole le regarde d'un air ironique, un sourcil froncé, un demi-sourire. Il poursuit.

– C'est là que je le vis, au milieu de la poitrine, dans les tripes, et même s'il est tard pour tout tant pis c'est un cadeau de toute façon, même si tu continues de me regarder avec cette tête ou précisément parce que tu me regardes comme ça. Je te reconnais, tu es l'une d'elles, l'une de ces femmes comme il y en a très peu, il doit y en avoir une tous les deux cents kilomètres carrés ou va savoir comment elles sont réparties elles sont rares en tout cas et moi elles m'ont toujours fait faux bond, toujours, quand j'arrivais dans une pièce elles en sortaient par l'autre porte quand dans une gare je montais dans un train elles marchaient sur un autre quai, ou alors c'était ma lâcheté qui me disait à l'oreille que les femmes inaccessibles que je cherchais étaient celles qui sortaient par l'autre porte celles qui étaient de l'autre côté

de la vitre quand il n'était déjà plus possible de leur adresser la parole de m'approcher d'elles, elles étaient loin alors je m'autorisais à rêver à fantasmer. Mais maintenant, non, il aura peut-être fallu que m'arrive tout ce qui m'est arrivé pour pouvoir me trouver ici et te le dire, maintenant je ne t'observe pas depuis un train ni à l'arrêt dans une autre voiture au feu rouge et dans l'autre sens, tu es assise à côté de moi dans cet endroit absurde dans ce matin où tout est ouvert après une nuit et un jour et un mois et une vie plutôt absurdes. Je ne veux pas continuer à t'emmerder avec ça je ne veux pas non plus que tu te mettes maintenant à flotter comme une bulle de savon, je t'en ai déjà assez dit j'ai déjà déposé suffisamment de pétales au pied de ton autel, tu ne trouves pas ? Et je ne prétends pas gagner quoi que ce soit ne me regarde pas comme ça, parfois on dit les choses qu'on pense, ou plus ou moins, mais le résumé c'est ça.

Céspedes se lève, la chaise longue craque en se trouvant libérée de son poids. Il pose ses mains sur ses reins et fixe des yeux la piscine comme si la piscine était son passé, il est absent à ce point. Ensuite, il se tourne et lève les yeux vers la façade de la maison, vers les balcons qui donnent sur le jardin :

- Tu savais qu'on a tourné un film dans cette maison, une partie d'un film ?

- On n'a pas arrêté de m'en parler toute la soirée. Le propriétaire et je ne sais pas combien d'autres encore. Ils devraient poser une plaque en marbre sur la porte.

- Oui. Et on t'a raconté aussi que la scène ou une des scènes était une orgie et qu'ensuite une gonzesse finissait par se suicider ici, dans le jardin, et que Juan Diego pleurait à ses côtés ? C'était sûrement ici, sur ce bout de pelouse.

- J'ai préféré me passer des détails. Il y avait une orgie, une partouze ou un truc du genre de prévu ici ou quoi ?

Et c'est qui, ce Juan Diego, un autre de tes amis, comme ces gens-là ?

– Nan.

– Non quoi ?

– Tout. Pas d'orgie et ce n'est pas mon ami et je ne connais presque personne ici, un ami ou deux du proprio, rien de plus, et j'oubliais que tu ne sais pas qui est qui dans ce pays, Française de mon cœur. Une petite fille perdue dans la forêt qui est venue pour fuir le loup et qui, parce qu'elle est Française ou à moitié française ou aux trois quarts française, ne peut pas connaître les pauvres acteurs espagnols.

– Cette histoire de petite fille perdue, c'est un truc qui t'excite particulièrement ? Tu me l'as déjà dit cette nuit.

– Non, c'est juste que ça se voit un peu. Va savoir quel loup tu as fui, à moins que ce ne soit le loup qui ait fui. Juan Diego est un immense acteur, chez moi on lui allumait presque des cierges quand il passait à la télé, il faisait partie de ceux qui jouaient Don Juan Tenorio et tout ça, ces types en collant et au col amidonné, mais lui il avait l'air de sortir de l'Actor's Studio...

– Très intéressant. Pour revenir à ce qui nous intéresse, puisque tu ne veux pas me dire ton prénom, je peux t'appeler Cespedito ? Avec ta dégaine de p'tit mec, c'est ce qui te va le mieux.

Céspedes se regarde, chemise hawaïenne, bermuda, chaussures bateau.

– Cette mesquinerie n'est pas digne de toi. En revanche, ton prénom l'est, lui. J'aime jusqu'à ton prénom. Carole. Et ça – il regarde de nouveau sa chemise –, c'est l'uniforme qu'on t'enfile quand on te fout à la porte de chez toi, c'est tout.

La femme hausse les épaules, sans cesser de sourire :

– Je vois. Encore une coutume indigène.

– Oui, voilà – il soupire, fait un geste de lassitude –, ça fait deux jours que je ne suis plus chez moi et c’est comme si la porte de ma cage avait été ouverte, ma femme pense peut-être avoir fermé celle de mon nid, mais pour moi, c’est celle de la cage qu’elle a fermée alors que j’étais du côté extérieur, et me voilà dehors, à l’air libre, avec trop d’espace. La liberté, ça désoriente beaucoup.

Carole l’observe. Céspedes lève les yeux au ciel, son menton carré l’est encore plus depuis la perspective de Carole, sa bouche ouverte et ses dents puissantes. Elle regarde ses épaules larges, son dos ferme lorsqu’il se retourne, qu’il s’approche du bord de la piscine et murmure encore quelque chose qu’elle ne parvient pas à comprendre. D’une certaine façon, elle a de la tendresse pour lui.

Jorge, le lâche, le petit frère d’Ismael, celui qui a posé un lapin à l’Athlète pour l’entraînement de ce matin, tourne rue Juan XXIII et pénètre sur l’avenue Europa, il manipule les commandes de la climatisation. Une bouffée d’air de plus en plus chaud sort des conduits. Il tape avec la paume de la main sur les événements, les boutons. « Putain de bagnole de merde de mon putain de cousin ou de sa putain de mère. » Il lève les yeux, donne un coup de volant pour éviter un type qui arrivait en face et qui klaxonne méchamment. « Ta mère la pute. » Il dépasse l’entrée de l’esplanade qui sert de parking, met le clignotant, fait marche arrière et pénètre dans le terrain vague. « La putain de sa mère. »

Jorge sort de la voiture, c’est une Renault Kangoo dont les vitres arrière ont été converties en prolongement de la carrosserie, laquelle est ornée de la publicité de l’entreprise de son cousin, **MOULURES ET ENCADREMENTS FERRER**, les lettres qui composent l’annonce forment un

demi-cercle et sont traversées diamétralement par l'adresse, **45 Av. Europa**. Sur un des côtés du texte, il y a deux pinceaux croisés comme les os d'un drapeau pirate. À l'autre extrémité, très mal peint, un cadre, prétendument en cerisier, duquel poussent des feuilles et des fruits qui représentent peut-être des cerises mais ressemblent plutôt à des boulettes de viande. Jorge se retient de donner un coup de pied dans la carrosserie. Il se contente de frapper du plat de la main sur la publicité, qui fait un bruit de gong assourdi. En se retournant, il voit Vane, la vendeuse de chez Famita, le magasin de chaussures, qui descend de sa voiture.

– Qu'est-ce qui se passe ? T'aimes pas ta caisse ? Tu vas la bousiller.

Jorge sourit, tourne la tête. « Merde à tout ça », il regarde la carrosserie qu'il vient de frapper :

– Non, pas du tout. Y'avait un type sur l'avenue qui cherchait les embrouilles.

Il désigne du menton le bout de l'avenue. Il a honte d'admettre que la climatisation ne marche pas.

Il reste debout, en plissant les yeux à cause du soleil, à attendre que la vendeuse – cheveux ondulés, teints en jaune paille, leggings blanc – sorte son sac et quelques affaires supplémentaires de son véhicule. Jorge en profite pour lui regarder les fesses, il imagine qu'elle porte un string, il se demande si cette fille sue et il pense au goût de la sueur de sa copine. Il se retourne juste avant que la vendeuse sorte entièrement de la voiture et ferme la porte d'un coup de hanche.

En arrivant à côté d'elle, Jorge constate qu'elle est plus grande que lui. « Putains de talons. » Tout est contre lui. Toujours. Son frère, Ismael, mesure près de quinze centimètres de plus que lui, une main.

Des limites de l'esplanade provient une odeur d'herbes brûlées. Sur le moment, Jorge trouve l'odeur sensuelle. Marijuana, bâtonnets d'encens. Ils marchent ensemble, Jorge essaie de suivre une ligne droite, la vendeuse, en revanche, zigzague un peu, elle arrange son sac d'un côté, retient dans ses bras un dossier bleu. Elle s'est mis du rouge à lèvres, rose, une pâte crémeuse, excessive. Ses yeux et ses sourcils sont noirs, une mèche jaunâtre et frisée se balance sur son front bronzé. L'érection de Jorge atteint sa rigidité maximum lorsqu'il regarde le maquillage noir au coin de son œil.

– C'est tôt, pour toi, non ?

La jeune femme met des lunettes de soleil, son visage se transforme, elle a l'air plus âgée. « Elle est encore plus bonne. »

– Va le dire à mon chef. C'est le bordel des soldes, hier soir je suis restée jusqu'à une heure et demie. En récompense, il m'a rapporté un cuba libre de La Esquinita.

– Tu parles d'un bordel.

Jorge tourne la tête en feignant la contrariété. « Elle veut sûrement baiser. » Il pense à l'arrière-boutique du magasin de chaussures, à l'odeur de cuir qu'il avait sentie en y entrant, un après-midi. Il imagine la blonde sur une table, les jambes écartées, le cul sur le formica et le propriétaire du magasin devant elle, debout. Il se rappelle les tétons de sa copine, deux nuits plus tôt, ses yeux mi-clos et sa voix qui disait Encore.

– Mais c'est un bon gars, dans le fond.

La fille sourit, lève une main et agite les doigts dans le vide comme si elle voulait que Jorge les compte ou un truc dans le genre.

– Hein ?

– Ciao. Je vais m'acheter du tabac. À plus.

– Salut. À plus tard, Vane.

« Vane », il pourrait prononcer son nom cent mille fois.
« Vane, Vane, et elle qui me regarde. »

Ses cheveux frappent sa nuque en suivant le rythme ferme de ses pas. Son chemisier rose et voyant oscille et son legging blanc lui moule chaque millimètre des jambes. Les talons. Jorge s'immobilise au bord du trottoir, laisse passer deux voitures, traverse. Il se souvient du crétin qui klaxonnait. Il passe devant la vitrine du magasin de chaussures, SOLDES !!! PROMOTIONS !!! À NE PAS RATER !!!, et se retourne pour regarder la silhouette déjà lointaine de la vendeuse.

Le bruit de la clochette. Dans son magasin, il n'y a personne. Ils sont à l'arrière, dans l'atelier. Il fait le tour du comptoir et se dirige vers la pièce du fond. Son cousin parle avec Pedroche.

– Bonjour.

Jorge se rend compte que ça doit être la première fois qu'il dit ça, ici. Comme au collège, quand il entrait dans le bureau du directeur. Pour supporter les plaintes liées aux conneries de son frère.

Son cousin lève le menton, ébauche une grimace semblable à un sourire :

– Qu'est-ce que tu fous, mon gars.

Pedroche, assis sur un tabouret haut, le regarde du coin de l'œil, et tout ce qui sort de sa bouche est un bruit semblable à humm.

– La climatisation de la voiture est cassée, elle marche pas.

Son cousin le regarde comme s'il n'avait pas compris :

– T'es sûr ?

– C'est de l'air chaud qui sort.

– Putain, mais c'est pas possible ! Je l'ai réparée l'année dernière. Qu'est-ce que t'as foutu, mec.

– Ça fait deux ans.

– Deux ans, et puis quoi ? L'année dernière.

– Que dalle, celle d'avant.

Pedroche intervient depuis son coin, sans lever les yeux du cadre qu'il est en train d'assembler :

– C'était il y a deux ans, Floren. C'est Paquito qui l'avait emmenée, qu'il repose en paix.

– T'es sûr qu'elle marche pas ? Il fait très chaud, aujourd'hui. T'as dû la mettre à fond, le chauffage s'est mis en marche si t'étais trop pressé et t'as tourné le bouton trop loin.

– Ça marche pas. Tu peux pas tourner le bouton trop loin.

– Tu t'es fait payer les moulures de l'hôtel ? Celui de Valleniza.

– Oui, dans l'après-midi, après avoir fermé.

– Parfait, mets l'argent dans la caisse, avec la facture. Il n'y a pas eu de problème, hein ?

Jorge fait non de la tête, son cousin s'approche de lui, le frôle presque, Jorge s'inquiète, mais sans raison, Floren désigne Pedroche des yeux et murmure :

– T'as vu le tableau ? Ne lui pose pas de questions à propos de son visage.

– Hein ?

Jorge plisse le front, rassuré, perdu.

Son cousin murmure, Je te raconterai, sa femme l'a frappé, ne lui pose pas de questions, je te raconterai, puis il se tourne vers Pedroche :

– Bon, je vais prendre un petit déj. Tu viens, ou quoi ?

Pedroche fait un léger geste affirmatif sans écarter les yeux du cadre sur lequel il travaille, on devine qu'il vient de prononcer sa phrase préférée, Humm, bien que sur un ton plus contenu que de coutume. Il lâche son petit pinceau à colle. Il le nettoie avec soin, ferme le pot précautionneusement, comme s'il s'agissait d'un explosif.

Il descend d'un geste lent du tabouret et enlève son tablier bleu. Il le suspend. Court sur pattes. Trapu. Aussi grand une fois descendu du tabouret que lorsqu'il était assis dessus. Il se dirige vers la sortie.

Lorsqu'il passe à côté de Jorge, celui-ci remarque les blessures. Une éraflure et une griffure sur la joue. Sur le front, presque au centre de sa calvitie, il a deux pansements, on devine la peau tuméfiée en dessous, d'un rose intense. Il a un œil poché. En se retournant et en le regardant de dos, Jorge croit voir également sous le col de la chemise d'autres traces de griffures.

Jorge se tourne vers son cousin en fronçant les sourcils, le regard interrogateur, mais Floren fait comme s'il ne l'avait pas vu et ouvre la porte du magasin. La silhouette courtaude de Pedroche le suit calmement. C'est ainsi que certaines bêtes entrent à l'abattoir. On les assomme d'un coup de massue, ou c'est ce qu'on faisait avant. Maintenant, paraît-il, on les électrocute. Peu importe, elles n'ont pas fini de s'agiter qu'on les vide déjà de leurs tripes. Lesquelles tombent par terre en laissant échapper une épaisse vapeur. Pedroche ferme la porte derrière lui. La clochette chinoise, ou va savoir comme s'appelle ce machin, fait de nouveau entendre son tintement cristallin. Vicente, l'idiot de la boucherie, dit que l'entendre lui donne envie de pisser.

Jorge attend quelques secondes. Il se dirige vers la caisse et l'ouvre. Il sort de l'argent de son portefeuille et l'y dépose. Il sort également du portefeuille la facture dont parlait son cousin. Il la déplie. Il vérifie que les chiffres qu'il a falsifiés concordent bien avec ce qu'il a laissé dans la caisse. Il entend des pas de femme sur le trottoir. « Vane. » Mais de l'autre côté de la vitrine apparaît l'auteure des bruits de talons. Une femme d'âge moyen, menue, avec un pantalon qui pourrait être celui d'un homme. Jorge revoit la vendeuse

du magasin de chaussures, penchée, la moitié du corps dans sa voiture, ses lèvres, sa mèche de cheveux sur son front parfait. « Parfait. » L'œil maquillé, les lunettes de soleil qui le couvrent, un corps dans la nuit.

Il sort son téléphone. Il constate que l'Athlète a vu son message mais n'y a pas répondu. « Il doit faire la gueule. Un de plus pour ma collection de ceux qui peuvent aller se faire foutre. » Comme son frère, comme le type au klaxon, comme le concierge de l'immeuble avec sa tronche d'abruti. « Électrocutés. » Comme sa mère, incapable de freiner ce con d'Ismael. « Vane. »

Il ouvre la galerie de photos du téléphone. Il choisit celle de sa copine à la plage. Les seins nus. Il agrandit la photo. Se concentre sur sa bouche. Ses lèvres. Sa cicatrice au coin gauche apparaît, petite mais suffisamment marquée pour donner à son expression un air de sévérité, même lorsqu'elle sourit comme sur ce cliché. Jorge aime cette cicatrice, l'effet qu'elle produit. « Si elle ne l'avait pas, je la lui dessinerais au couteau. » Un jour, il le lui a dit, Si tu ne l'avais pas, je te la dessinerais au couteau, et elle a ri en faisant un geste de négation, flattée tout en simulant la répulsion, Si j'avais l'argent, je me la ferais retirer, je ferais de la chirurgie esthétique.

Jorge rétablit la photo à sa taille normale puis se concentre sur les seins, il les augmente, observe les tétons, les aréoles, leur couleur crémeuse, leur aspect lisse, les petites éruptions. « Des mini-volcans. » Puis il revient lentement à la taille normale. Les seins apparaissent dans tout leur volume, « Le poids, comme ils pèsent. Lisses et doux ». Les plis de l'abdomen apparaissent et de nouveau la culotte du bikini, orange, dont la partie supérieure est froissée. « Un chien écrasé », allongé sur la serviette.

Jorge revient à WhatsApp et ouvre celui de sa copine. Il écrit.

ques tu fou

Il fixe l'écran. La petite photo d'identification de sa copine, cette photo qui ne lui plaît pas mais qu'elle refuse de changer. Il recommence à écrire.

T ou

Il l'imagine chez elle, en train de parler avec sa mère, cette bonne femme sèche et fausse.

Le téléphone vibre. C'est la réponse de Gloria.

je dors chéri

Jorge visualise la chambre de sa copine, la pénombre, il se souvient de la fois où il l'a vue en entrant pour la réveiller, il y a deux semaines. Sa mère regardait depuis la salle à manger et lui, il l'appelait « Gloria, Gloria », sa jambe dépassait du drap, jusqu'à la cuisse, lorsqu'elle s'est tournée, il a vu son pubis épilé.

Il écrit :

Non. Je dors

Tu dors tuote nu ??

« Le bord. À poil, sa chatte. » La cuisse, l'entrejambe, le drap.

Jorge éteint son téléphone, son cousin Floren et Pedroche s'accourent au comptoir de La Esquinita. Sur l'esplanade devant le bar, à la lisière de l'endroit où sont garées les voitures et où, il y a quelques années encore, s'élevaient les dépôts de Campsa aux allures de vieux vaisseaux spatiaux, la température monte. Sur les trottoirs, sur le verre des vitrines, sur les carrosseries des voitures et sur le goudron, le *terral* se répand à travers la ville. Un vent du désert, desséché, qui fait plier les cartons, resserre les bois, les déshydrate, vide tout de la moindre trace d'humidité, contracte les meubles. Il s'ébroue lentement, comme un animal menaçant, s'installe dans les rues et enveloppe les passants de son haleine incendiaire. Il est plus doux dans les pinèdes et dans la zone protégée et prospère de la ville, et devient fort dans les plaines où la population s'est étalée, Portada Alta, La Barriguilla, la zone industrielle El Viso, Los Prados, la cité San Andrés, La Luz, La Paz, Virgen de Belén. Le grand vivier, l'entrepôt humain.

Le *terral* court et prend le large à travers les gorges que creusent les rivières, cette zone alluviale formée par les sables et les argiles du tertiaire. Un sol en expansion, idéal pour des processus d'humidification-assèchement, toujours disposé à se laisser gonfler de pluie et à se laisser contracter, comme un animal acculé, par la chaleur sèche, par ce *terral* qui assomme les gens et avive les insectes. Dans le terrain vague qui se trouve en face de la station BP, l'homme mangé par les fourmis est désormais complètement exposé au soleil, sa température avoisine les quarante degrés, les fourmis s'agitent, obstinées, avec une constance de machine, et à une centaine de pas de là l'homme qui se dirigeait vers les monolithes en béton en trimbalant une guitare

parle avec cet autre homme, celui de la station-service, qui porte une combinaison de travail verte et a une tête de poisson :

– Il est là, par terre, à côté de ces espèces de gros piliers, ceux qu'on voit là-bas, dit celui à la guitare, en désignant le terrain vague, les panneaux publicitaires sur lesquels un homme et une femme dorment sur le meilleur matelas du monde, et où une voiture rouge semble voler à côté d'une plage à l'aspect caribéen.

Là, juste à côté de ces machins en béton, désigne-t-il de sa main libre, il mouline des bras et sa guitare bute en faisant bloonk contre une pompe à essence, tandis que l'autre le regarde avec méfiance :

– Explique-toi, quel béton, où ça.

– Je me suis déjà expliqué, monsieur.

– Du calme, du calme, explique-toi, sans t'énerver, O.K. ?

Quelques minutes plus tôt, le type à la guitare s'est approché de l'homme à terre, il est resté hypnotisé en voyant le bouillonnement de fourmis et a reculé de quelques pas, il a regardé autour de lui, il a commencé à marcher du côté opposé à la station-service puis est revenu, il a touché de la pointe du pied le pied de l'homme à terre, il s'est approché encore davantage et a palpé le pantalon en quête du portefeuille, d'un téléphone portable, n'a rien trouvé, a secoué les doigts pour se débarrasser des fourmis, n'a pas voulu mettre la main dans les poches, « Les empreintes, l'ADN, ils voient tout », a regardé de nouveau autour de lui et là-bas, au loin, à la fenêtre de la maison qui jouxte le terrain vague, il lui a semblé voir une figure humaine qui se cachait, « On m'a vu », il a regardé d'un côté et de l'autre, la fenêtre semblait vide maintenant, « On m'a vu et on va moucharder », il a poursuivi son chemin et finalement,

craintif, a changé de cap et s'est dirigé vers le panneau vert de BP.

– Jesús ! Jesús ! crie l'homme en combinaison en direction de la boutique de la station – un homme jeune se montre –, Jesús, appelle la police, ce type raconte je sais pas quoi à propos d'un type par terre là-bas avec deux millions de fourmis.

Des clients approchent, attirés par les voix et l'agitation. Celui à la guitare regarde sur les côtés. Puis très fixement, en louchant presque, il regarde celui en combinaison de travail verte :

– J'veux pas d'embrouilles, chef. J'ai fait passer l'information.

– Parfait. Tu attends ici.

– Moi, j'étais parti couler un bronze, chef, et voilà que je tombe sur le type.

– Parfait, et tu peux aller chier dans les toilettes d'ici. Tout ce que tu veux. T'enflamme pas.

– Plein de fourmis, comme s'il était mort, chef. On aurait dit un sac de ciment, chef, avec toute cette poussière. J'aurais dû faire quoi ? Il était là, putain.

– Mais il n'est pas mort, affirme plus que ne demande un des curieux.

– Je sais pas. Moi, j'étais parti chier un coup.

– Chier un coup ou fouiner, marmonne pour lui-même celui en combinaison de travail verte. Allez savoir ce qu'il aura vu, celui-là.

– Fouiner ? N'importe quoi. C'est une insulte, ça. Qu'est-ce que t'en sais si je fouine. Je marchais et je l'ai trouvé là-bas avec les fourmis. On lui a peut-être mis une balle.

– Quand la police sera arrivée, tu leur raconteras ça ou ce qui te chante.

– Qu'est-ce que j'ai à voir avec cette histoire, moi, putain, il est par terre, là-bas, à côté d'un des murs, un des machins

en béton, le truc qu'on voit là-bas, derrière les panneaux, bordel.

– Il faudrait aller voir, dit un des curieux.

Celui qui est à côté de lui hausse les épaules. Celui en combinaison de travail verte exhorte tout le monde à ne pas bouger. Il dit de nouveau que ça reste à voir si le guitariste n'a pas tout inventé, pour blaguer ou parce qu'il est perché.

Un client rit :

– C'est possible, ça ?

Un autre fait non de la tête, ses yeux mi-clos braqués sur les deux monolithes en béton :

– Pour ce qui est de voir, on ne voit pas grand-chose, c'est trop loin. Il faut aller vérifier, prends de l'eau Manolo, dit-il à celui qui l'accompagne. Une bouteille dans la voiture, au cas où on pourrait faire quelque chose.

Le dénommé Manolo sort une grande bouteille d'eau, l'autre regarde en direction du terrain vague en utilisant sa main comme visière.

Celui à la guitare, qui n'écoute plus ce qu'on dit autour de lui, jette des coups d'œil en tous sens. Il essaie de se donner de l'assurance :

– Mais il se prend pour qui, celui-là, je vais faire mes besoins, je tombe sur un gus par terre, et l'autre il la ramène maintenant et on veut m'insulter. J'aurais mieux fait de me casser et bon débarras, j'ai voulu être serviable et je vais me retrouver dans le pétrin.

– Tu n'avais pas dit que tu voulais faire caca ? Eh bien vas-y, parce que moi je ne veux pas d'embrouilles, et commence pas à rouler des mécaniques.

Celui en combinaison verte écarte les pieds, se plante bien droit. Il se sent bien pour la première fois depuis des jours, des semaines.

Le jeune type passe la tête par la porte de la boutique et dit à celui en combinaison verte :

– Elle arrive aussi. L’ambulance, Bartolo.

– Eh ben mon neveu ! Bartolo, tu parles d’un prénom.

– C’est quoi ton problème ?

Celui en combinaison verte s’approche de celui à la guitare, qui recule d’un pas et prend le chemin des W.-C. sans cesser de parler, de plus en plus fort.

– C’est quoi ton problème, qu’y dit, allez tous vous faire foutre, faut vraiment que je sois con, vous, ça vous gêne pas d’abuser dès que vous pouvez faire payer aux autres votre propre connerie.

Il entre dans les W.-C. « C’est sur tes morts que je vais chier, ducon. » Il pose sa guitare contre le mur. « Ce fils de pute et l’autre connard avec ses fourmis m’ont constipé. » Il regarde le lavabo, le porte-savon, les coins. Impossible de cacher quoi que ce soit, ici. « Bon Dieu de merde. » Il ouvre la porte des toilettes, sort le sachet de drogue de sa poche et continue de fureter. Il essaie de retirer un carreau qui semble un peu décollé, ses ongles noircis se plantent dans les bords, mais il n’arrive pas à l’enlever. Il entend des voix dehors. Il s’approche de la corbeille à papiers usagés, en retire un ou deux avec dégoût. Il en déplie un. « Bordel de merde. » Il coupe un morceau du rouleau de papier-toilette posé sur la chasse d’eau, y enveloppe le sachet de drogue puis emballe le tout dans le papier usagé. Les voix approchent, Il est pas parti, non ? dit un policier quasi sur le seuil des toilettes. Il est là, dit, au loin, la voix du couillon en combinaison verte. Bartolo. Il est gonflé.

Celui à la guitare ferme la porte des toilettes en mettant le verrou et baisse rapidement son pantalon.

– Hey, toi, t’es là ?

– Je suis en train de chier, putain.

Il tire la chasse d'eau, fait semblant de tousser, met le petit paquet dans la corbeille et jette des papiers usagés par-dessus. Il fait du bruit avec ses vêtements, enfle son pantalon. « Et cette putain de chaleur, quelle chierie. » Il renifle, tousse, puis ouvre.

La docteure Galán avance dans le couloir. Elle croise Blasco, une vieille infirmière qui s'arrête devant elle et lui dit Celui avec le traumatisme du tibia et du péroné est prêt, c'est quand tu veux.

– D'accord, je dois passer un coup de fil et je reviens te chercher tout de suite.

« Je reviens te chercher tout de suite. Je deviens transparente, mon anxiété se lit dans mes yeux, une pierre qui tombe dans un puits. » Une pierre qui tombe et ne cesse jamais de tomber dans ce tunnel, inutile d'attendre le clapotis final. Telle est la sensation qui alourdit la doctoresse Galán, une pierre qui tombe interminablement dans le trou de sa poitrine, où la lumière n'a pas pénétré depuis des mois, des années. « Pas un brin de véritable lumière. De la lumière artificielle et rien que de la lumière artificielle, jour après jour. Dioni. Il disparaît et c'est moi qui me perds, coincée dans un labyrinthe, égarée. »

Grande, brune, les yeux verts, les pommettes arrondies. Les cheveux retenus par une queue haute. Deux rides d'expression enferment sa bouche charnue, sa sensualité, mise entre parenthèses. La doctoresse Galán, qui travaille aux urgences, mère d'un adolescent apparemment docile, femme d'un avocat, Dionisio Grandes Guimerá, au passé brillant.

Elle entre dans sa chambre de garde. Elle sort son téléphone et enfle des lunettes aux montures en écaille noires.

Elle cherche dans les contacts. Julia Mv. Elle le sélectionne et appuie sur le bouton. On décroche à la sixième ou septième sonnerie, un bruit de vêtement, un profond soupir, endormi, avant la réponse :

– Ana, dis-moi.

– Tu dormais ?

– Non, euh, peu importe, je me suis rendormie.

– Tu n’as rien de neuf, alors ?

– Tu as du neuf, toi ? Moi, non. Le type, là, celui qui l’a parfois croisé dans les bars louches, ne m’a pas appelé.

– Bon.

– Je lui ai laissé trois ou quatre messages sur le répondeur sans succès, et je me suis endormie. Maintenant...

– Bon.

– Attends, j’ai un message du gars, je regarde.

– Oui.

La docteure Galán regarde une radiographie qui se trouve sur sa table, le contour bleuté de l’os, la ligne noire de la fracture.

– Ana ? Il dit que non, il ne l’a pas vu et il n’est au courant de rien.

– Bon. Eh bien, je ne sais plus quoi faire, je vais... je vais appeler la police.

– Tu crois ? Il y a eu des fois...

– Ça fait deux jours. Plus que ça. Depuis mardi.

– ...

– Il est arrivé quelque chose.

– Je ne sais pas, Ana. Je ne sais pas quoi te dire, vraiment. Je m’habille et j’arrive.

– Non, non, ne t’inquiète pas. Je vais attendre encore un peu.

– Je prends une douche et je viens.

– Il fallait bien que quelque chose arrive, ça devait arriver.
C'est tout.

– J'en ai pour une demi-heure.

– Je te laisse. Ne t'inquiète pas, je te laisse.

– Je serai là dans une demi-heure.

– Comme tu veux.

La docteure Galán appuie avec le pouce sur le petit téléphone rouge qui interrompt la communication. Elle ressent le désir de rappeler son mari, tout en sachant qu'elle tombera de nouveau sur la voix mécanique lui annonçant que le téléphone est éteint ou dans une zone hors réseau. Elle regarde des photos de lui sur son téléphone. Sourire et tristesse. L'amertume accompagnée d'un sourire doux. Ses lèvres désormais couvertes de fourmis, sa peau jaunâtre et mate sous le soleil du terrain vague. Les hommes devenus fous qui errent à travers le monde.

Elle ôte ses lunettes. Elle regarde vers la fenêtre, la vue sur le parking, découpée par les baguettes des persiennes. Elle inspire un grand coup, passe ses mains sur ses joues. Des doigts forts, « Comme moi, forte », et quitte la pièce.

« Les hommes devenus fous qui errent à travers le monde », pense l'Athlète en gravissant deux par deux les marches qui le conduisent chez lui. Rue Martínez de la Rosa, bâtiment étroit, escalier sombre. « Pareil qu'être nulle part, cet appartement, cette rue, ces gens. » Un bloc blanc, entouré de maisons basses, proche de la rue Barón de Les, dans les entrailles duquel l'Athlète monte jusqu'au cinquième étage. La porte gauche. Le judas fendu et la silhouette du Sacré-Cœur de Jésus de l'ancien propriétaire qui se détache encore sur le vernis sombre. « Un an et demi, deux ans ici. Et il y restera pour toujours. » Il ouvre. Entre.

Une odeur de cuisine. « Si tôt », comme un haut-le-cœur.
– Quelle puanteur.

Sa mère ne l'a pas entendu, n'a pas compris ses propos, n'a pas levé les yeux, elle coupe des légumes qui finiront dans la casserole d'où monte une vapeur épaisse.

– Tu es là ? T'en as mis du temps, non ?

– La moto.

L'Athlète avance dans l'étroit couloir, en laissant sa mère et la cuisine derrière lui. L'odeur.

– Hein ?

– La moto ! De nouveau en panne.

Il voit sa grand-mère assise dans le fauteuil en skai.

– Salut.

– Que fais-tu, fiston. Ta moto est encore en panne ?

– Oui.

Sa mère fait une apparition dans le couloir en se séchant les mains sur son tablier, ses lunettes sur le bout du nez, comme si elle les portait délibérément de cette façon pour agacer l'Athlète :

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Rien.

L'Athlète s'assoit au bord de son lit et enlève ses chaussures de sport.

Sa grand-mère tord le cou pour s'adresser au couloir :

– La moto. Elle est encore en panne.

Sa mère s'approche :

– C'est grave ?

– Je sais pas, ils me diront.

– Tu l'as amenée à Leandro ?

– Leandro, c'est qui Leandro ?

L'Athlète se relève, sa mère regarde la marque qu'il a laissée sur le lit.

– Le matelas, je t’ai dit mille fois de ne pas t’y asseoir quand tu reviens en sueur, regarde ça laisse une trace et après c’est qui la boniche.

– Putain.

Sa grand-mère intervient :

– Il revient fatigué de son sport. Ça ne fait pas de tache.

– On voit bien que c’est pas toi qui laves.

– J’en ai lavé des choses, et chez toi aussi.

La mère de l’Athlète ignore la vieille dame, elle s’appuie contre l’encadrement de la porte et s’adresse à son fils :

– Alors tu l’as pas amenée à Leandro ? Le voisin, celui qui a le magasin et l’atelier de motos, juste à côté, c’est un beau magasin.

– Je le connais pas. Je l’ai amenée comme d’habitude, au quartier, chez le Fils du Sourd.

La grand-mère, qui pilote son fauteuil en essayant de le tordre, « Une astronaute perdue dans l’espace », ne se résigne pas à rester exclue de la conversation :

– Et tu es revenu à pied depuis là-bas mon petit, après ton sport ?

– Il a dû prendre le bus. Tu as pris le bus, non ?

– Quel bus, il n’y a pas de bus de là-bas. Et le chauffe-eau ? Je t’avais pas dit de me l’allumer ? Je vais devoir me doucher à l’eau froide, maintenant.

– Il chauffe en un instant, le temps de boire ton jus de fruits et l’eau sera chaude. Et puis avec la chaleur qu’il fait, mais avec toi y’a rien qui va jamais assez vite, c’est toujours de la faute des autres et je fais jamais rien de bien – sa mère s’éloigne dans la pénombre du couloir en direction de la cuisine, de l’odeur. Je viens de presser ton jus.

L’Athlète allume le chauffe-eau, ce récipient qui lui rappelle toujours une vieille capsule spatiale russe rafistolée, avec son thermomètre atrophié sur lequel plusieurs couches

de peinture ont laissé des traces. Il sort de la salle de bains et revient s'asseoir sur le lit, il voit le profil de sa grand-mère, son chignon, sa robe de chambre noire aux dessins blancs, « Protozoaires », son bras dont la peau pendouille, jaunâtre, « Un bras de cadavre », et sa main aux doigts tremblants qui caressent le skaï marron.

– Tout va bien à Cap Canaveral, mamie ?

– De quoi.

– La base, comment ça se passe, ils t'ont annoncé que l'alunissage est pour bientôt ?

– Toi et tes bêtises – elle plisse sa robe. Et qu'est-ce que tu vas faire maintenant sans la moto ? Tu en auras besoin si on te propose du travail.

L'Athlète soupire, son sang soudain transformé en boue, « Je ne veux pas vivre comme eux je ne veux pas de leur vie, partir je ne sais pas où naître de nouveau en étant un autre ailleurs ». Il se lève, se dirige vers la salle de bains :

– Je ne sais pas, mamie, je ne sais pas.

Il ferme la porte.

La grand-mère de l'Athlète devient songeuse. Elle se penche lentement et tend le cou vers la cuisine. Sa main tremble. Elle affine sa voix. Un ton doux, plaintif :

– Antonia.

« Elle m'a entendu. » Elle attend. Elle regarde vers le couloir. D'une voix plus forte, mais en conservant le même ton suppliant :

– Antonia. « Méchante, comme elle l'a toujours été. » Antonia !

– Quoi ! Qu'est-ce qui se passe !

– La télé.

– Des cris pareils, qu'est-ce qui se passe.

« Des cris, qu'elle dit, toujours ce besoin de m'asticoter. »

– Je dis, pourquoi tu ne me mets pas *La mañana*.

– Tout ça pour ça. On aurait cru à un incendie.

– Un incendie, n'importe quoi, c'est pour me distraire, pour voir Silvia et me détendre.

– T'as qu'à l'allumer toi-même. Tu finiras par mourir sans avoir su comment on allume une télé. Même pas capable d'appuyer sur un bouton.

« Elle parle toujours de la mort c'est plus fort qu'elle, si elle n'en parle pas elle devient folle, chacun meurt quand son heure est venue, comme Anita, vingt-neuf ans et vous voyez. »

La mère de l'Athlète appuie sur le bouton de la télécommande, la vieille dame se redresse sur son fauteuil, sa mâchoire tremble.

– Eh ben voilà, tu l'as ta télé.

– Regarde, c'est Silvia.

– Je suis bonne qu'à ça, moi, écouter des âneries.

L'Athlète se glisse sous le jet d'eau froide, des aiguilles dans la peau, l'écho des voix du téléviseur à travers les murs *Nous avons maintenant le plaisir d'accueillir le plus grand spécialiste*, les applaudissements et la voix de sa mère, Je suis bonne qu'à ça, moi... de l'autre côté de la porte, l'eau comme une libération éphémère. « Tout le monde tout le monde se noie les hommes devenus fous qui errent à travers le monde et moi, ici, en cage, et demain. »

L'Athlète se glisse sous l'eau, il voudrait y sombrer, devenir cristallin, fuir par le tuyau d'écoulement sur lequel repose son pied couvert de veines. Le vif souvenir d'une nuit pluvieuse lui revient, cet hiver-là, l'inquiétude nocturne calmée par les gouttes qui percutaient la vitre. L'Athlète et ses pensées ne sont plus qu'eau, un liquide incolore, une eau docile qui se faufile vers le centre de la Terre.

L'Athlète pense, les oiseaux dessinent un enchevêtrement de lignes invisibles dans le ciel, les fourmis travaillent comme des mécanismes métalliques, des appareils sans vie, et les hommes déambulent, s'activent comme seuls s'activent les hommes, ils s'usent, s'ennuient, se fatiguent, dorment et se perdent, et au comptoir du bar La Esquinita, Pedroche fait non de la tête, il fait non comme un pendule émoussé, comme une toupie qui perd de la vitesse, et il dit Non, c'est pas possible. Il fait non de la tête et lève ses paupières charnues et rosâtres, humides au coin, il lève ses paupières tandis que de l'autre côté de la ville un homme d'âge mûr, robuste, nommé Céspedes, lève les yeux et regarde parmi les branches d'un araucaria les veines bleutées du ciel où se déplacent selon le rythme frénétique qui leur est propre les oiseaux de l'été, cette géométrie, et il dit Allons-y, allons-y, je t'invite, et la jeune femme le regarde, entre l'ironie et la surprise, feignant d'être une femme sans âme, une jeune dure à cuire qui a déjà tout vu, et demande Où, pour faire quoi.

Non, c'est pas possible, dit Pedroche en bougeant avec lenteur, d'un air bovin, son énorme tête, chauve, blessée. Sa petite moustache blonde, presque rousse.

– Je ne peux pas vivre continuer de vivre comme ça avec cette femme – il a la voix douce, le ton amer. Un de ces quatre elle fera quelque chose de pire. Ils m'ont eu, ils m'ont eu dans les grandes largeurs. L'idiot qui passait par là à qui on refourgue la folle.

Floren l'observe, accoudé au bar. Il hausse un sourcil, et l'autre se tourne vers la vitrine, regarde la rue dévorée par le soleil, l'air chaud que brassent les voitures sur leur passage, le désert qui s'étend au-delà de l'esplanade, le parking improvisé, les buissons jaunis et bruns qui couvrent ce terrain vague en pleine ville.

« Il a une tête d'hippopotame, pense Floren, ou de très gros cochon, un gentil cochon, avec ses blessures, ses coups », Floren observe les petits yeux de Pedroche, d'un vert clair bien qu'embué, qui pourraient être beaux sur un visage différent, et à force de les observer avec une telle attention la pudeur s'empare de lui et, pour l'éloigner, il prend la parole :

– Mon gars, je sais pas, c'est une crise comme elle en a eu d'autres, que veux-tu que je te dise, c'est toi qui l'as vécu putain, que veux-tu que je te dise, sois patient.

– Non, c'est marre – Pedroche regarde des deux côtés : Pour moi, c'est fini.

– Tu verras bien quand tu te seras un peu calmé te précipite pas, comme tu y vas, ce qui compte maintenant c'est l'argent, que tu le récupères avec les bijoux et que tout se tasse.

– Mille huit cents euros, tu y crois ? Et les bagues valent une blinde, elles étaient à sa grand-mère et les bracelets et les pendentifs que je lui avais offerts quand on était fiancés, ils m'ont eu comme le dernier des couillons.

– Eh ben voilà, le curé ne va pas les garder, il sait, il saura qu'elle tourne pas rond et il te rendra tout, il ne va pas garder l'argent comme ça. Tu sais où il vit, tu sais ce que tu vas faire ? Aller à l'église ?

Pedroche fait un geste où s'exprime son abattement, il regarde mélancoliquement le fond de Schweppes qui traîne dans son verre. Floren craint qu'il ne se mette à pleurer, il jette un œil au barman et se sent rassuré en l'apercevant à l'autre bout du bar.

Floren cherche à le tirer de sa prostration :

– Dis-moi, alors, qu'est-ce que tu vas faire, aller à l'église ? Si tu veux, je t'accompagne, je t'accompagne on y va tous les deux.

– J'irai là-bas ou je demanderai à la femme du kiosque où il habite ce curé, même s'il aurait dû me les rendre dès qu'elle les lui a donnés, les mille huit cents euros, pour la charité et le reste, pour les nécessiteux qu'elle a dit et quand je lui ai répondu C'est mon argent cet argent m'appartient, elle s'est mise à retirer sa botte tranquillement l'air de rien ou comme si elle y pensait depuis va savoir combien de temps alors moi j'ai cru, enfin je me suis dit, Elle a un truc au pied quelque chose qui la gêne ou c'est la chaleur je sais pas pourquoi elle met des bottes en été, avec un cagnard pareil, porter des bottes en été, et elle avait à peine fini de l'enlever que, boum, elle la prend par la tige et boum elle me fout un coup de talon dans la figure, sur la tête, on a failli avoir un accident et elle boum et boum...

– Bon, bon – Floren craint la crise de larme ou la colère.

– J'étais au volant et elle me donnait des coups, tu n'imagines pas, de toutes ses forces, comme si elle voulait me tuer avec sa botte son talon en me traitant de chien galeux, de porc égoïste, de con, elle n'arrêtait pas de me traiter de con, je me suis arrêté comme j'ai pu sinon on se serait mis dans le décor.

Pedroche halète comme s'il était encore au volant et que sa femme, Belita, continuait de le frapper à la tête, au visage et aux bras avec une botte, dans la nuit d'été, près de la mer, quand les nuages s'allongent comme des filaments de coton et se diluent telle de la bave autour d'un fragment de lune qui semble frémir à l'horizon, ce tunnel.

Céspedes ordonne pour la deuxième fois au chauffeur de taxi de baisser la radio ... *le forcené de dix-neuf ans, d'origine somalienne et de nationalité norvégienne qui vit à Londres...* Avant d'approcher sa main de la commande de volume

raccordée au volant, le chauffeur observe calmement Céspedes dans le rétroviseur ... *a tué une jeune Américaine et blessé cinq autres personnes dans la nuit de mercredi...* Le chauffeur en profite pour jeter un coup d'œil sur la jeune femme, Carole, qui l'accompagne. Puis il appuie sur la commande et baisse un peu le volume ... *la police privilégie la piste d'un acte non prémédité...*

Céspedes cesse de regarder dans le rétroviseur. Il sent une vibration au niveau de l'aîne. Il se penche sous le regard sceptique de la jeune femme. Il parvient à extraire son téléphone de la poche de son pantalon, Putain. Il consulte l'écran : Julia.

... troubles psychologiques. Une famille espagnole qui se trouvait à Russell Square...

– Putain, c'est quoi ce bordel, cette emmerdeuse m'a laissé vingt messages.

– Eh bien, si tu ne réponds pas tu en auras trente de plus. Je me bouche les oreilles, si tu veux. Ou je passe la tête à la fenêtre. Cela ne vous gêne pas, monsieur, que je passe la tête à la fenêtre ?

... la zone où a eu lieu l'attaque était revenue hier à la normale...

– Je préfère les blagues quand elles sont drôles, mademoiselle, ou madame.

La vibration continue, le téléphone tremble dans la grande main de Céspedes.

– Mais je ne blague pas.

– Je ne veux pas d'embrouilles, ce métier, même si vous pensez le contraire, est un travail délicat.

... l'homme à la tête de la lutte antiterroriste à Scotland Yard, Mark Rowles...

– Éteignez-moi cette radio, voulez-vous, éteignez-la une bonne fois pour toutes.

Le chauffeur, sans regarder dans le rétroviseur cette fois, décide d'obéir.

...l'enquête, qui envisageait

Céspedes fait glisser son pouce sur l'écran du téléphone et le porte à son oreille.

– Julia, je t'écoute.

– Tu n'as pas vu mes messages ?

– Si, putain, et je t'en ai envoyé un, je ne suis pas du tout disponible. Et ce type que tu connais s'est retrouvé sans logement...

– Ce n'est pas une connaissance, c'est un ami, un ami proche de mon frère.

– Peu importe, Julia, même si c'était le frère que je n'ai pas.

– Bon.

– Je ne peux rien y faire. La semaine prochaine, je m'en occupe.

– Et ne parlons même pas de nous voir, évidemment.

– La semaine prochaine.

– Essaie quand même de régler ce contrat. Appelle, au moins.

– J'essaierai.

– D'accord, bon, si tu as du nouveau, tu m'appelles. C'est important, sinon je ne t'aurais pas emmerdé comme ça, d'accord ?

– Parfait.

Céspedes appuie sur le bouton rouge pour raccrocher. La jeune femme l'observe, Céspedes hausse les épaules.

– Quoi ?

– Rien.

Ils avancent parallèlement aux vieux entrepôts du port. « La tristesse jaune des bateaux », le vers de Soto revient à l'esprit de Céspedes.

– La tristesse jaune...

La jeune femme le regarde, difficile de savoir si elle a compris ou ne serait-ce qu'entendu ce que Céspedes vient de murmurer. Le chauffeur tourne sur le prolongement du quai Heredia et prend l'avenue Ingeniero José María Garnica. Ils laissent derrière eux les grues et les containers du port. Dans la lumière blanche qui en provient, le chauffeur voit la tête puissante de Céspedes se découper sur la vitre arrière, la chevelure sombre de la jeune femme.

– C'est une amie, elle veut toujours régler les problèmes de la moitié de l'humanité, voire de l'humanité tout entière, sauf les miens.

– Céspedes et Ses Embrouilles, c'est comme ça que tu aurais dû t'appeler, à ce que je vois. Tu pourrais le porter sur la poitrine, sur une gourmète, dit Carole.

Julia Mamea. Julia dans l'autre taxi il y a quatre, cinq ans. Mille cinq cents, deux mille nuits. Assise entre lui et Ortuño. Ce sourire aux yeux tristes qu'il savait déjà reconnaître parfaitement et qu'il identifiait non pas comme l'expression du découragement, mais du désir. La nuit défilait à travers les vitres, rythmée par le clignotement des réverbères, et Céspedes l'avait embrassée de nouveau, ses lèvres molles, sa salive, la pointe de sa langue. En ouvrant les yeux, il avait vu la main de Julia sur la cuisse d'Ortuño et, sans cesser de l'embrasser, il avait croisé le regard de son ami. Il avait fait un geste affirmatif des paupières, lui donnant la permission, la main d'Ortuño s'était levée jusqu'à la poitrine de Julia et s'y était posée avec la légèreté d'un oiseau, lui caressant le sein droit comme s'il en moulait la courbe avec la paume tandis que Céspedes posait ses doigts sur l'autre sein et les bougeait doucement comme quelqu'un qui chercherait quelque chose de délicat sous l'eau, une fibre, une lentille. Julia, se sachant caressée par les deux

hommes, avait lâché un profond soupir, laissant échapper une plainte comme si une douleur ancienne revenait quelque part dans son corps, elle avait avancé ses reins et, sans ouvrir les yeux, retiré sa bouche de la bouche de Céspedes, pour l'offrir de l'autre côté à Ortuño.

Le chauffeur du taxi dans lequel voyagent aujourd'hui Céspedes et Carole, dans une position presque identique à celle que cette nuit-là lui et Julia avaient occupée, demande :

– Je vous laisse sur le côté ?

– Hein ?

– Je demande si je vous laisse sur le côté de la gare, ou si vous préférez l'entrée principale.

– Sur le côté.

Le chauffeur tourne. Il s'arrête à un feu. Julia qui sépare sa bouche de la bouche d'Ortuño et pose la tête sur le dossier, entre les deux hommes, en regardant le plafond du taxi, en percevant les lumières intermittentes qui défilaient sur son visage tandis qu'ils passaient du halo d'un réverbère au prochain, avant de fermer à demi les yeux et d'avancer une main sur la cuisse de chacun des deux hommes.

Céspedes observe un parking de motos, une fille blonde qui ôte son casque et secoue sa chevelure au soleil. La tristesse jaune, les bateaux, la fureur. Devant, à droite, se trouve la gare María Zambrano, un bâtiment gris avec une horloge blanche sur un de ses bras. « Le poignet d'un géant. » La respiration de Julia, qui ouvre la bouche comme un malade, deux de ses doigts à lui qui entrent dans le flux de son vagin. Sur la gauche, les briques nues de l'asile des Petites Sœurs des Pauvres. De l'autre côté des vitres, le soleil écrase tout contre le goudron « De l'autre côté de l'aquarium, le monde ».

Le taxi s'immobilise sur un des côtés de la gare.

– Vous voudrez une facture ?

Il y a une nuance d'ironie dans la voix du chauffeur, mais pas dans son regard dans le rétroviseur.

L'autre chauffeur regardait aussi. Il voyait Ortuño débou-tonner le chemisier de Julia, tandis que Céspedes l'embras-sait de nouveau sur la bouche et qu'elle s'abandonnait, mollement, comme si elle avait perdu conscience.

– Non, je n'ai pas besoin de facture, je ne voyage pas pour le travail. « Abruti. »

– Très bien.

Le chauffeur en profite pour jeter un dernier coup d'œil sur la femme. Il allume de nouveau la radio. *L'Autriche considère que la Turquie ne remplit pas les critères démocratiques minimaux pour...* Céspedes sort de sa poche quelques billets écrasés, de différentes couleurs. Il en tend un de vingt euros au chauffeur. Le type le prend et traîne en longueur ... *le chancelier autrichien, le social-démocrate Christian Kern...* Carole descend. Avec l'ouverture de la porte, une chaleur de four pénètre dans le véhicule ... *la Commission européenne devrait ouvrir les yeux à cette réalité...*

– Fermez donc la portière, voulez-vous, la chaleur entre.

Pour la première fois, le chauffeur regarde Céspedes directement, en tournant la tête. Céspedes, soutenant son regard, pousse la porte du pied, l'ouvrant davantage ... *jugeant closes les négociations qu'il avait entamées il y a onze ans avec Ankara...*

– Eh ben, de l'argent, des rires et tout ça en pagaille, mais l'éducation...

– Éducation et repos.

... *de son point de vue, les négociations en question ne sont plus qu'une fiction diplomatique...*

– Hein ?

– Éducation et repos, le ministère du franquisme, tu passes ton temps à écouter la radio et tu ne sais pas ce que c'était ? Ou tu es sourd, peut-être ?

... les standards démocratiques de la Turquie sont loin de...

– Céspedes ! – la jeune femme s'est penchée pour regarder Céspedes dans les yeux. Putain, j'y crois pas, tu vas te battre avec un chauffeur de taxi.

– Madame, je ne vous ai pas manqué de respect.

... depuis le coup d'État manqué...

– Mon argent, la monnaie.

– Voilà, et la prochaine fois, je sais qui vous fera monter.

– Moi je sais bien qui va te monter, toi.

– Céspedes, putain !

Céspedes se traîne sur le siège, pose un pied sur le trottoir *... des milliers de suspects ont été arrêtés...* Il s'arrête sur le bord du siège. Il regarde le chauffeur.

– Descendez ou je vous vire.

– C'est moi qui vais te virer.

L'autre le fixe de nouveau droit dans les yeux.

– Céspedes !

La jeune femme se redresse, fait un pas en arrière, s'éloigne du taxi *... un État aux tendances totalitaires...*

– T'as de la chance.

Céspedes sort de la voiture, ferme la portière et la voix du chauffeur se perd derrière les vitres.

L'air est étouffant, Céspedes à l'impression d'être entré dans une sorte de tunnel de nettoyage à sec. Avec la chaleur, sa colère s'évapore en un instant. Le voici débarqué dans un autre monde, doté d'une autre lumière. Carole lui parle sans se rendre compte que tout ce qui s'est passé dans le taxi appartient à un passé lointain.

– À quoi tu joues, te mettre à jouer les petites frappes avec le premier type que tu croises, c'est vraiment le meilleur moyen de me faire prendre un train avec toi.

– Carole.

– Tu te paies le caprice de faire cinq cents kilomètres pour aller manger de la même façon que tu cherches des noises à...

– Pardonne-moi. Carole.

– Franchement, j'hésite.

– Laisse tomber, oublie. Peux-tu appuyer ici, sur ce bouton, dit-il en lui touchant la tempe, et oublier ça s'il te plaît ? Regarde, c'est l'immeuble des Petites Sœurs des Pauvres, fais-le pour elles.

Carole le regarde, le sourcil froncé. L'autre chauffeur aussi regardait, il regardait les mains des deux hommes, il regardait les seins de Julia qui débordaient de son soutien-gorge, de son chemisier, il la regardait comme regardent les familles et il les regardait eux avec la haine de ceux qui sont à bout. La faim et la haine. Le tétou entre les doigts. L'aumône.

– Viens, allons-y.

Céspedes la prend par le bras, il essaie de la conduire vers l'entrée de la gare, il essaie de laisser le passé se perdre, d'aller de l'avant, d'oublier Julia, la nuit, sa femme, la porte fermée de sa maison, le chien qui aboie à côté de lui, la voix de sa femme de l'autre côté de la porte, le vomissement du chien, son visage reflété par la fenêtre, derrière les petits rideaux, sa vie, le feuillage des arbres qui penchent comme s'ils allaient eux aussi se mettre à vomir, les mots et les reproches, tout ça abandonné derrière soi, ne serait-ce que pour une journée, pour quelques heures ou pour toujours. « Lui planter un couteau et qu'elle se noie, un matelas qui

se dégonfle dans une piscine pleine de chlore, c'est ça ma vie, respirer. »

– Allons-y.

Il a lâché le bras de Carole, maintenant il se contente de la regarder et de regarder l'entrée de la gare. « Mon couteau, ses yeux mon couteau et mon salut, c'est tout ce que j'ai aujourd'hui et c'est tout ce qui importe, qu'aujourd'hui dure toujours. »

Carole détourne lentement le regard. Carole fait un pas, Carole avance et l'air incendié est une bénédiction pour Céspedes avant que ne s'ouvrent les portes automatiques du centre commercial qui sert de préambule à la gare et aux quais.

Ismael ouvre un œil et il est aussitôt assailli par la soif, à laquelle s'ajoute immédiatement la sécheresse de sa gorge ou, en conséquence peut-être de celle-ci, la fureur, un aiguillon qui l'éperonne et le pousse à se lever du canapé bien qu'il se retienne de le faire, incapable de savoir où il est, à peine qui il est, ne sentant rien d'autre qu'une griffure dans le pharynx et une douleur aiguë dans les vertèbres cervicales.

Sa mère recule d'un pas, il s'efforce de ne pas changer de position, il la reconnaît et reste allongé, malgré sa douleur au cou, malgré la colère et la soif. Il regarde le salon sans rideaux, où la seule bande de tissu ayant échappé à ses coups de ciseaux pend à la tringle comme une minijupe.

Elle est de taille moyenne, ses cheveux sont teints d'une couleur qui pourrait être acajou. Elle, c'est la mère d'Ismael, la mère de Jorge, la divorcée, l'amante incertaine d'un homme qu'Ismael appelle l'Autre, qu'il n'a fait qu'entrapercevoir une fois ou deux, quand le type est venu chercher

sa mère et qu'il a pu voir sa voiture en se penchant à la fenêtre, une Nissan Leaf rouge, dont la plaque se termine par un 8. Il est brun. Plus jeune que sa mère ? Oui, plus jeune que sa mère.

Elle s'appelle Amelia. Ses rares amis l'appellent Amel et la simple prononciation de ce nom la fait se sentir légèrement sophistiquée, ridiculement transportée – un demi-pas – vers une vie qu'elle aurait potentiellement pu avoir. Amel. Elle a la marque d'un vaccin sur la partie supérieure du bras, un anachronisme pour sa génération, un doux cratère, un tourbillon hypnotique sur sa peau ferme et bronzée. Ses sourcils et ses lèvres sont parfaitement dessinés. Elle travaille comme réceptionniste à l'hôtel Los Patos.

Elle a ouvert, somnolente, la porte de l'appartement en rentrant de son travail de nuit et, aussitôt, le doux présage de sa chambre plongée dans la pénombre et bercée par les tours silencieux des ailes du ventilateur au plafond est parti en fumée lorsqu'elle a trouvé sur le sol de l'entrée les restes triangulaires d'une serviette. « Ismael », telle a été l'alarme électrique qui s'est mise à courir à travers toutes les cellules de son cerveau en voyant ces petits triangles éparpillés par terre. Les flocons du malheur.

À partir de là, comme Hansel et Gretel, Amelia a suivi la piste des triangles de tissu, différents tissus, le long du couloir, dans la cuisine, le salon. Aussi désolée que le pauvre bûcheron, perdue dans une forêt bien plus dense et obscure que celle qui entourait ses deux enfants abandonnés, sans que la lumière de la lune puisse la guider jusqu'à son foyer car cette maison, ces murs, ces meubles, la vitrine et les verres aux bords dorés qu'elle contient, la gondole en cristal, la table de la salle à manger dont la cambrure des pieds est si raffinée, étaient son foyer. Et son foyer, c'était également ce désastre qui avait un effet dévastateur sur son humeur,

c'était la colère et la peur en voyant son fils aîné effondré sur le canapé, endormi les ciseaux à la main, la montagne de triangles de tissu couvrant comme un tapis le parquet de mauvaise qualité et le vestige de rideaux qui pendouillait comme une absurde guenille au mur du salon. Le foyer. Amel. La vie réelle et ce fils qui la regardait maintenant avec des yeux rougis par le sommeil, en louchant à cause d'un bâillement qui était une sorte de cri muet et interminable, « Ces lèvres charnues comme jamais personne n'en a eu dans ma famille. »

Des lèvres pareilles à un steak. Ismael. Dieu a entendu. L'aîné. Qui n'en finit pas de se lever, à moitié vautre, à moitié nu. Comme le salon. « Comme notre vie. » Le foyer. Et sa mère qui demande des explications maintenant, son étonnement et l'exagération de son étonnement, « Car qu'est-ce qui peut encore m'étonner de sa part », et Ismael tord le cou, il regarde le morceau de rideau qui continue de pendouiller, l'étendard après la bataille, il sourit, Ismael, il rit, il ne peut s'empêcher de rire, conscient de son génie, de sa merveilleuse intuition, de la facilité de tout, la facilité de tout à condition de se laisser porter, la vie peut couler et devenir un prodige, un miracle quotidien à condition de laisser le moteur liquide des impulsions suivre son cours. Ismael est plongé dans un état béatifique et sa mère ne le comprend pas, elle ne veut pas lever les yeux et comprendre. « Mais elle ne se rend pas compte ? Mais tu ne te rends pas compte ? Et tu te prétends ma mère. Tu prétends me connaître, dans quel monde vis-tu ? »

Ismael, maintenant, ne rit plus, ne sourit plus. Il regarde par terre, en silence, mais son silence n'a rien de joyeux désormais, il avale le silence comme un noyé boit la tasse, il mange les mots qui rebondissent dans sa tête et se promènent sur sa langue, toujours en silence, comme s'il

continuait de dormir comme s'il n'était pas là, et il a de nouveau soif, de nouveau mal aux vertèbres, cette chaleur dont il ignore l'origine, cette flamme que sa mère semble avoir ramenée de quelque part, d'un de ces endroits où elle se rend, « dans quel lit elle baise il a dû la baiser dans la voiture. Elle fait semblant d'être furieuse à cause des rideaux, du merdier des serviettes alors que c'est après moi qu'elle est furieuse, parce qu'elle m'a eu, parce que je suis son fils ».

C'est alors qu'Ismael se redresse, se lève quasi d'un bond et les premiers mots qu'il prononce sont Je n'ai pas bu ! Je n'ai pas bu ! Je n'ai pas encore bu mais ça me donne envie de boire comme si tu m'obligeais comme si tu ne pouvais pas te tenir tranquille, comme si tu m'obligeais, pour pouvoir avoir raison pour être satisfaite avoir le plaisir de dire tu vois comme j'avais raison, je le savais bien je le savais bien, et tu ne sais rien ! tu sais que dalle ! Voilà ce que tu sais. Un que dalle gros comme ça.

Il approche son visage de celui de sa mère, sa bouche, ses lèvres que personne n'a dans la famille d'Amel mais qui sont là, qui le seront toujours, qui se sont engendrées dans son ventre, grâce à la combinaison de ses propres cellules et à la circulation de son sang, « avec une semence colonisatrice avec un venin qu'on m'a laissé en dedans, qui a poussé comme un arbre ». Au milieu de nulle part. Les arbres solitaires qui dodelinent abattus par le vent et se replient sur eux-mêmes sous le soleil. Il y a des fleuves qui coulent sous les arbres.

Ce que je sais, c'est que je n'en peux plus. Voilà tout ce qu'Amelia parvient à se dire face à la colère de son fils, qui avance un peu dans une direction, revient sur ses pas et va se placer sous le lambeau de rideau, le souvenir encore latent de l'envie de rire qu'il a sentie quelques instants plus tôt en voyant ce bout de tissu lui revient à l'esprit, mais le

souvenir se transforme aussitôt en un vol d'oiseau noir qui descend, entre dans sa bouche, se faufile dans sa poitrine en fouillant comme sa mère, et sa mère balbutie : Les comprimés ?

– Les comprimés ?

Comme la pire des insultes, voilà comment Ismael prend sa question – Dieu a entendu –, il pense, croit fermement que sa mère a dit ces deux mots dans le seul but de le blesser.

– Comme si moi je te traitais de pute – il ouvre grand les yeux, Ismael. Il hésite et les ouvre encore plus grand. Ou pire que te le dire. Que je te le fasse.

Sa mère aimerait pleurer, mais la perplexité est plus forte, la crainte que lui inspire ce fils, cet individu qui a été son fils. Elle a envie de lui demander : « Si tu me le faisais ? Si tu me faisais quoi ? » Mais en croyant percevoir l'ombre de la peur véritable, elle s'écarte de ce chemin ténébreux et opte pour un sentier plus facile :

– Mais qu'est-ce que tu racontes mais qu'est-ce que tu dis Ismael, demande-t-elle tandis que de nouvelles questions lui traversent l'esprit comme des avions supersoniques, et ces questions sont : « Qu'est-ce qui lui arrive, qu'est-ce qui lui est arrivé, quand, jusqu'où ça ira », et la conclusion, beaucoup plus lente et connue, est : « Ça y est, il est perdu, ça fait longtemps, longtemps que c'est sans retour. »

Et c'est vrai. Ismael est perdu. Bien plus que les enfants du bûcheron dans le conte et que sa propre mère. Égaré dans une forêt plus lointaine, avec des oiseaux qui, non contents d'avoir dévoré les miettes de pain, ont également avalé les cailloux qu'elle, elle et pas son fils, a essayé de semer dans la forêt en les plantant dans le sol pour retrouver sa piste, le chemin de la maison. Le foyer.

– M'empoisonner.